

Chez Dumas

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Te sâ, Féli, ie compreigno ora cein que lâi a dein tè baizon de dâo quemet dâo mâ. Clli gôt de rebaille-m'ein-mé, ie paraît que cein vint dâi *microbe* !

Allâ lâi, ora, prédzi la *repentance*, quemet dit lo menistre !

Mâ, tot parâi, faut que vo diesso que ma mère-grand desâi soveint clli vilhio revî :

Po coumeinci : « Baizon, baizette ! »

Pu ein aprî : « Ronnâ, ronnette ! »

Marc à Louis.



Pages d'autrefois

A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois ».

Bourgeois ? — C'est, ma foi, bien possible ! J'ai, s'il faut en faire l'aveu, Des principes, l'âme sensible, Et j'aime le coin de mon feu. Je ne couche pas sur la paille, Je m'habille, je mange et je bois, Je dors, je fume, je travaille... Décidément, je suis bourgeois.

Je crois qu'on peut être honnête homme Sans mépriser l'argent comptant, Et si je touche quelque somme, J'ai le front d'en être content ; Je ne dédaigne point l'escompte, Et je paie à la fin du mois Mon boucher, — sans crever de honte : Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand je lis des vers, de la prose, Je redoute un éclat trompeur ; Je veux voir clair en toute chose, Et l'obscurité me fait peur. Les « déliquescents » me font rire, Aux fous je refuse ma voix ; Je crois au bon sens de la lyre : Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand la muse riant et belle, Au matin, vient me réveiller, Et que tout en moi se rebelle Contre le devoir journalier, Le gros bon sens me pousse à faire Stupidement ce que je dois ; C'est le devoir que je préfère : Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Parmi les bonheurs de la vie, Je crois à ceux qui sont tout près ; J'apprends à borner mon envie Aux plaisirs exempts de regrets ; Pour moi, la plus aimable fête Est mon foyer, — et je crois Qu'avoir des enfants n'est pas bête... Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand j'avais vingt ans, j'osais croire, Poète, à l'avenir lointain ; Je rêvais d'honneur et de gloire Et j'avais foi dans mon destin. Aujourd'hui... suis-je bien le même ? Guéri du songe d'autrefois, Toute ma gloire, c'est qu'on m'aime. Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

J'ai la foi naïve et première, Celle qu'on m'enseigna jadis : Je crois encore à la prière, Je crois au diable, au paradis ; Je crois au Dieu de mon enfance, En dépit des railleurs, j'y crois... J'y crois surtout si je l'offense... Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Bourgeois, vous dis-je ! — Et je le reste, Tâchant de faire de mon mieux, Satisfait d'un état modeste Qui ne me fait point d'envieux, Heureux d'aimer, heureux de vivre, Certain de mourir une fois, Sûr aussi de ce qui doit suivre... Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Philippe Godet.

FACHEUX EQUIVOQUE

L est arrivé à une honorable famille de la Chaux-de-Fonds une bien désagréable mésaventure. Un parent de cette famille était décédé dans la Suisse allemande ; on donna l'ordre par dépêche, à un magasin de la ville où l'ensevelissement avait lieu, de fournir une couronne mortuaire. Le ruban devait porter, imprimés en lettres dorées, les mots : *Repose en paix* !

Au dernier moment, la famille désirant compléter cette inscription, télégraphia encore : *au ciel* ! et crut devoir ajouter, pour le cas où cette adjonction présentait des difficultés, les mots : *s'il y a place*.

Malheureusement, le fournisseur de la couronne, peu au courant de la langue française et trop pressé pour demander des explications, imprima sur le ruban le texte intégral de la dépêche.

De sorte qu'à l'enterrement on put voir une magnifique couronne, portant en lettres majestueuses, les ultimes désirs de la famille, rédigés comme suit :

Repose en paix, au ciel, s'il y a de la place !

N'insistons pas sur ce qui se passa parmi la foule éplorée, à la lecture de l'horifique inscription.

Chez Dumas. — Un monsieur sonne à la porte d'un des amis de Dumas, le 1er janvier.

C'est la fillette de ce dernier qui vient ouvrir.

— Ton père est-il là ? mon enfant, demande le visiteur.

— Oui, monsieur, mais il est occupé : il fait une scène à maman.

Pour devenir riche. — Tu sais, cette annonce ? le monsieur qui pour 5 francs, vous indique le moyen d'en gagner 300.000... je lui ai envoyé cent sous...

— Il ne t'a pas répondu ?

— Si... à l'instant, il me répond : « Apprenez la boxe ! »

DOUCE VENGEANCE

OICI une amusante historiette que nous découpons dans un journal parisien : Se venger est une douce chose ; mais se venger avec esprit est une double satisfaction.

Le train de Versailles allait partir ; M. M... monte dans un compartiment de première classe, son cigare à la bouche. Mais à peine est-il assis qu'il aperçoit en face de lui une dame d'un âge respectable. Comme il est homme de bonne compagnie, avant même que la dame ait eu le temps de dire un mot, M. M... commence le mouvement de lancer son cigare par la portière.

Au même instant, la vieille se récrie contre le fumeur :

— On ne monte pas avec un cigare ; il faut être bien mal élevé pour empestier ainsi un compartiment quand il y a une dame !

— Mon Dieu ! madame, fait M. M..., avec une exquise politesse, vous avez vu mon mouvement, j'allais jeter mon cigare ; d'ailleurs, je vous laisse le compartiment, je me retire.

M. M... sort en effet et monte au-dessus, aux places en plein air. (Nos lecteurs savent sans doute que les trains de banlieue de Paris avaient une « impériale »).

A peine installé sur la banquette, il avise, assis à côté de lui, un individu horriblement sale, dépenaillé, souillé de boue, chaussé de grosses bottes, qui avaient un peu marché partout et répandant autour de lui une odeur intolérable.

— Mon ami, lui demande M. M..., avez-vous souvent voyagé en première ?

— Jamais, fit l'homme.

— Eh bien ! j'ai là un billet de première classe qui va être perdu, voulez-vous en profiter ? Je vais vous indiquer mon compartiment.

Et aussitôt, descendant avec l'homme aux grosses bottes, il l'installe dans le compartiment où se trouvait la hargneuse petite vieille, en lui disant :

— Mon ami, vous ne fumerez pas, cela pourrait indisposer madame.

Au même instant, la locomotive se mettait en route, et c'était un train direct !

L'IRREPARABLE OUTRAGE

E banquet avait été excellent, et maintenant qu'il prenait fin dans la confusion des voix, émus par le vin, repus et languissants, les convives se regardaient avec de bons gros yeux remplis de rêve et d'indulgence. Ils ne mangeaient plus avec cette rigidité des gens qui viennent d'étudier un manuel du parfait savoir-vivre et qui ne sont pas sûrs de leur leçon, mais le bras sur le dossier de la chaise et le corps à l'abandon, ils fumaient béatement un cigare épais dont ils faisaient profiter leurs voisines...

Les femmes, d'ailleurs, se sentaient dans le cœur des trésors d'indulgence. On les voyait minauder dans la fumée en prenant ces airs d'enfants gâtés qui leur vont si mal et que chacun s'accordait à trouver tout à fait charmants. Seul un jeune homme, à l'écart, ne s'amusaient guère. Il suivait sans doute un régime, et comme il n'avait rien bu, cela l'empêchait de partager l'optimisme et la bonté de tous.

Une dame âgée et qui jouait à la fillette, en roulant un regard appitoyé s'était glissée auprès de lui.

— Qu'avez-vous, mon ami ?

— Rien, madame.

— Un chagrin d'amour ? demanda-t-elle encore en mettant dans sa voix un attendrissement subit. Et comme, elle avait approché sa chaise, il devina sa curiosité malsaine en éveil. Alors, ironique, il s'excusa :

— Non, madame, je regrette infiniment, ce n'est pas un chagrin d'amour...

Mais, elle insista :

— Vous pouvez vous confier à moi, je suis discrète, et avec un soupir : je suis compréhensive...

A présent, sa main sur la sienne et ses yeux ardents cherchant à le questionner, elle l'importunait sans répit.

Et lui, tout à coup, comprit qu'elle essayait moins de le consoler d'une peine que de lui exprimer sa tendresse. Il en rougit pour elle. Est-il si malaisé de garder dans la vieillesse un peu de dignité ?

Elle était ridicule et puérile, il la considérait sans parler, et la plaignait, quand elle lui pressa les doigts.

Il eut un léger sursaut, il recula sa chaise. Alors la dame, éperdue eut un élan vers lui.

— Ne fuyez pas. Je vois bien que vous souffrez. Qu'avez-vous ?

Comme il ne répondait rien, elle tourna vers le sien son visage ravagé par les ans et soudain câline et douceuse :

— Allons, ne vous obstinez pas. Je finirai bien par vous déridier.

Pour la première fois il osa la regarder bien en face, malgré sa laideur, et simplement, la voix tranquille, il dit alors en détachant les mots :

— Me dérider ? Si vous commenciez par vous-même, madame... *André Marcel.*

Entre féministes. — La candidate : — Citoyennes ! je suis prête à répondre à toutes les questions.

Une électrice : — Où avez-vous acheté ce délicieux chapeau ?

Voilà pourquoi !... — Comment avez-vous eu l'idée de vouloir faire de votre fille une pianiste ?

— Elle ne savait rien faire de ses dix doigts !

Les Dragons Vaudois. — Le Comité du Concours hippique international de Genève, s'est adressé, cette année, à la Société des Dragons, Guides et Mitrailleurs du Canton de Vaud, pour monter un Carrousel Equestre, en uniformes des XIXe et XX siècles. Les dragons prenant part au Carrousel formeront différents groupements, figurant les anciens dragons du Léman, les chasseurs à cheval, les dragons bernois et les dragons de 1930, coiffés les uns du casque à cimier, les autres du képi à aigrette ou à panache.

Cette évocation d'un passé tout proche, ne sera pas l'un des moins grands attraits de la Grande Manifestation Hippique de Genève.

Le Carrousel est prévu pour les représentations de vendredi soir 7 novembre, samedi après-midi et samedi soir 8 novembre, dimanche après-midi et dimanche soir, 9 novembre.